

"Même les tueurs dorment..."

Steve Gadet

University of the West-Indies

steve.gadet@gmail.com

DOI: <https://doi.org/10.37536/ecoazona.2022.13.1.4497>

©All rights reserved

Mon quartier n'est pas ce que tu crois. Peut-être que tu es déjà venu acheter de la drogue ou tu es déjà passé devant pendant que tu allais à l'école. Je viens d'un quartier qui ressemble à une favela brésilienne mais on n'est pas au Brésil. On est en Martinique. Oui, en Martinique, je t'ai dit. Pas en France. Des quartiers comme le mien, tu n'en trouveras pas deux. Ni ici ni ailleurs. Et quoi ? Ouais, c'est bien ce que j'ai dit. Laisse-moi nous envoyer des fleurs parce que si on ne le fait pas, personne ne le fera pour nous. Mon quartier a un livre à son nom. Un livre que pleins de gens ont lu. J'oublie le nom du gars qui l'a écrit. Tu en connais toi des ghettos qui font les gens avoir des "prix-Concours" ? Mais ça, c'était avant man. On n'appelle plus le quartier Texaco. On l'appelle Little Jamaica. Je vais t'expliquer pourquoi mais avant, laisse-moi te dire qu'on connaît l'histoire de notre quartier. Les grands nous ont raconté comment nos grands-mères et nos grands-pères sont sortis des mornes pour venir se coller au flanc de la ville comme ça. Nous, on est nés dans ce quartier. Il ressemble plus à une forêt de tôle qu'à un quartier normal. Les plus grands détestent le nouveau nom qu'on a donné à notre ghetto mais c'est leur problème. Un copain guadeloupéen m'a dit que c'était la même chose pour eux quand ils ont décidé de rebaptiser la Guadeloupe, Gwada. Les anciens ont envoyé de la boue. Ce petit mot leur enlevait quelque chose. Je ne peux pas te dire quoi mais ils trouvent que les jeunes égratignent le pays avec leur "Gwada". Ce qu'ils n'arrivaient pas à comprendre c'est que c'était notre manière à nous de vivre notre pays en même temps que notre époque. Nous étions des enfants du pays mais aussi des enfants de notre époque.

De là où je suis, je peux voir des clients arriver mais je peux aussi voir la mer qui caresse les pieds du quartier en même temps que la baie de Fort-de-France. Tu peux venir d'en haut ou d'en bas si tu es en voiture. A pied, le quartier est un fromage et les hommes sont des souris. Il y a toujours un trou pour entrer ou sortir. Je ne te parle même pas des passages souterrains. Ce que je préfère ce sont les sounds system¹ du vendredi. Ils sont sauvages comme j'aime. Pour venir là, il faut avoir des couilles ou une grosse chatte. C'est soit tu connais et tu flippes un peu en montant ou soit tu ne connais pas et tu restes saisi en bas comme un tèbè². Pour arriver dans la place, il faut monter un long escalier qui ressemble à un gros caïman. Quand tu montes, tu dois faire attention parce qu'il y a des gens assis à gauche comme à droite. Non, pas de gens man! Des Généraux, donc il faut faire très attention. Il n'y a pas de lumière. Je t'ai dit que c'est soit tu connais, soit tu ne connais pas. Les seules lumières, ce sont des gros Marley qui s'allument dans le noir. Tout ce que

¹ Grâce à de grands haut-parleurs, les organisateurs de ces moments peuvent créer un moment où les gens écoutent de la musique à l'extérieur. Les premiers sounds ont eu lieu en Jamaïque durant les années 1950.

² Imbécile

tu vois ce sont des bouts rouges qui s'allument de temps en temps comme des clindindins³. Le gars qui gère la place s'appelle Colonel Khadafi et toute le monde sait qu'il faut bien se tenir avec lui. Je ne suis pas une balance donc je ne vais pas te dire ce qu'il fait vraiment. Tout ce que tu dois savoir c'est que chez nous, on l'appelle un Don. Peut-être qu'il a du sang sur les mains mais quand il y a un problème, quand on ne peut pas acheter le matériel scolaire pour les enfants, je sais que sa main reste ouverte. Je travaillais pour lui avant mais j'ai pris mon indépendance.

Je sais ce que les gens pensent de ce que je fais mais j'en ai rien à foutre. Personne ne m'empêchera de goûter au rêve martiniquais. Tu m'entends ? Personne. Ni le béké,⁴ ni le nègre, ni le mulâtre, ni l'indien, ni les haïtiens, ni les sainte-luciens, ni les américains, ni les trinitadiens, ni les blanfrance,⁵ ni les espagnols. Ni la BAC, ni les gendarmes et ni le procureur de la république. Le premier qui vient me dire quoique ce soit, je l'envoie voir sa maman et tous les politiciens⁶ qui mettent leur main dans la caisse sans jamais prendre l'odeur d'une cellule à Ducos. Nous, on connaît trop bien l'odeur de cette pute. La baiseuse de rêves, la fabricante de voyous, l'université des esprits vaillants. On sait ce que ça fait d'entendre les coups sur sa porte à 6h du matin. On sait que ça fait d'être menotté pendant que des chiens montent sur ses affaires comme s'ils étaient dans leur niche. Je vous entends déjà. Si on fait le crime, on doit faire la peine aussi. Ouais, ouais. Ça sonne bien jusqu'à ce que la déveine vous tombe dessus et là, tout ce qu'on veut, c'est retrouver l'air et une vie normale peu importe ce qu'il faut faire. Nous, les ti caca chiens du système, on connaît le goût des gardes à vue. Marcher sans lacets dans le tribunal de la personne, on connaît ça aussi. On n'est pas des stars mais la dame blanche veut nous poser des questions. Alors, on lui donne nos réponses. Si l'avocat est bon, on peut espérer ne pas manger trop de jours à Ducos. Tu vois, ces gens-là nous donnent des coups de prison mais avec leurs amis, ils fument ce qu'on vend. Ne me raconte pas de conneries. Je sais de quoi je parle. Tous. Quand ils font leur soirée, on vient les livrer. Ils prennent tout : herbe, skunk mango, shit et cocaïne. On prend les risques. Ils prennent le plaisir. Après, c'est à notre tour de prendre du plaisir mais à un moment donné, la machine a soif de condamnations. Elle a besoin de chiffres. Si je pouvais, j'aurais monté un syndicat de petits délinquants. Et ? Laisse-moi, je t'ai dit.

Je suis allé à un enterrement cet après-midi. Pendant que la machine à condamner tourne, au pays et au quartier, la machine à tuer n'est pas enrayée. Elle continue son travail et crois-moi, mes gens et moi, on ne veut pas lui donner à manger. Les petits bouts de bois de Dieu. C'est comme ça que Madame Sicot nous appelait. Non, personne ne la connaît sous ce nom. On l'appelait "Man Sicot". Elle était tellement "G" cette femme. Elle nous a raconté comment elle est arrivée au quartier. Elle est sorti des entrailles de Case-Pilote et a atterri dans une petite pièce en tôles chez son cousin. Elle voyait la misère mais pour elle, c'était aussi une façon de recommencer ailleurs, de commencer sa vie de femme libre. Quand elle est arrivée, Little Jamaica ne ressemblait à rien je te dis. Quand son cousin

³ Des lucioles

⁴ Descendants des européens arrivés aux Antilles.

⁵ Les blancs venus de France.

⁶ Néologisme : politiciens et chiens.

est parti vivre à Morne Calebasse, elle a occupé son terrain. Les gens qui étaient dans le quartier ressemblaient des zombies. Non, je ne te parle pas des jumpy⁷ qui marchent en regardant par terre et qui fument du crack comme des bébés boivent du lait. Je te parle de gens qui cherchaient à faire leur vie prendre un bon balan.⁸ Les déplacés qu'on les appelait. Elle nous a raconté qu'ils étaient environ une centaine et ils cherchaient un espace où vivre comme des juifs qui partaient en Israël. Je n'ai même pas dit devenir riche, mener la belle vie ou cultiver un jardin. Non, ces gens voulaient juste vivre, respirer dans un endroit qui ne crachait pas à leur figure tous les jours. Mais l'Etat n'entendait rien. Pour lui, Man Sicot et les autres c'étaient des voyous, des gens comme nous. Elle a appelé ça autrement mais moi c'est ce que je comprends. Voilà ! Ils étaient des résidents illégaux. Illégaux ? Mais nous aussi, on est dans l'illégal et l'état veut nous enfermer, nous et notre envie de réussir. Personne ne voulait des déplacés à Little Jamaica. Ils arrivaient comme des parasites. On disait qu'ils allaient dégrader le quartier parce que c'était des "moun vini"⁹. On disait qu'ils allaient prendre le pain des foyalais,¹⁰ ces gens des mornes qui n'avaient aucune comportation.¹¹ Ils marchaient pieds nus dans la ville. Ils parlaient un gros créole bien fort et bien gras. Tu vois ce que je te dis. C'était des gens comme nous, des gens de la famille des raggas. Les raggas, ce sont les va nu pieds, les sans-rien man. Hé bien voilà, nous sommes de la même famille ! Man Sicot c'est notre grand-mère. Le quartier est sorti de son ventre de femme militante. Elle s'est mise debout comme moi devant la misère et devant tous ceux qui voulaient l'empêcher de s'en sortir. Sans se poser trop de questions, Man Sicot a commencé à défendre les gens des mornes qui avaient débarqué dans la ville. Elle nous a raconté qu'elle avait vu des scènes terribles. Comme ce couple qui vivait avec ses six enfants dans deux petites pièces. Deux des enfants dormaient sur une table. Le couple se partageait un petit lit avec le plus jeune et les autres dormaient entassés par terre. Le coeur de Man Sicot se fendait en deux en voyant ça. Voir la misère de ses gens lui donnait une vibration particulière. Des flammes arrivaient dans ses yeux quand elle racontait cette période de sa vie. J'imagine que l'état devait voir les mêmes flammes dans ses yeux à l'époque. Avec ses camarades, elle trouvait la force de construire des petites cases pour ces gens mais elles étaient détruites le jour d'après par les babylones.¹² Comme si les forces du désordre n'avaient rien de plus important à faire. Eux, ils se rinçaient les fesses dans des douches bien carrelées à Didier et nos vieilles petites crasses de maison, ils envoyaient leurs chiens en laisse les casser. Si j'étais là, j'aurais lâché du plomb dans les fesses de ces enfoirés. Tu sais ce que Man Sicot faisait avec ses gens ? Ils revenaient la nuit pour replacer les tôles et les bouts de bois. Ils étaient "G", plus malins que la police, je te dis ! Ils faisaient ça avec des marteaux entourés de chiffons pour ne pas attirer leur attention. Ay chèche'y an diw ! Aujourd'hui, si tu vois des maisons en dur dans le quartier, c'est grâce à Man Sicot. La maison de ma grand-mère est en dur. Elle a bien connu Man Sicot d'ailleurs. J'ai de la peine parce que Man Sicot a voyagé au pays des gens

⁷ Des personnes sans domicile fixe et addicts aux substances.

⁸ Elan.

⁹ Des personnes venues d'ailleurs.

¹⁰ Des habitants de Fort-de-France, la capitale de la Martinique.

¹¹ Créolisme pour le mot comportement.

¹² Les gendarmes français.

sans chapeau cet après-midi. On était tous à son enterrement. Tout le monde, je t'ai dit. Les bandits, les manmans, les papas, les travailleurs, les retraités, les politiques, les cuisinières, les militants, les jeunes, les vieux, les chômeurs. Tout le monde. Elle était la personne de tout le monde. Le quartier est calme mais on sent la tristesse partout. Dans les bateaux des pêcheurs qui sont à terre. Sous l'abri bus où mes gars traînent la journée. Dans les escaliers sans fin. Dans les maisons sur le morne qui se regardent toute la journée sans savoir quoi se dire. Man Sicot est partie. La maman de Little Jamaica est morte. Je crois que je suis là pour une raison mon frère. Tu ne me croiras pas mais c'est ce qui s'est passé. Je n'invente rien. A l'enterrement de Man Sicot, je devais arrêter de respirer. J'ai su le lendemain qu'il y avait eu un contrat sur ma tête. 6000 euros. Voilà ce que la vie vaut aujourd'hui dans notre monde. Seulement, voilà, je suis allé à l'enterrement et je suis revenu sur mes deux pieds. A croire que même les dieux pouvaient avoir tort certains jours. Man Sicot était partie mais moi, je devais continuer à vivre. Lorsqu'on est venu me prévenir, mes jambes ont eu une faiblesse. En sortant de sa nuit blanche, le type avait pris un café. Un café tellement noir qu'il voyait son reflet dedans. Heureusement pour moi, le corps fatigué n'obéit pas toujours bien à la caféine. Peut-être qu'il s'était laissé bercer par la voix du prêtre ou peut-être qu'il n'en avait rien à faire des témoignages que les gens donnaient sur Man Sicot pendant l'enterrement. Moi, ça m'avait secoué. Pendant que mes yeux s'ouvraient sur la racine de nos vies, le colombien qui devait faire le job s'était tout simplement endormi...